

cerises

ROUGE, AIGRE-DOUX – N° 286 – VENDREDI 1^{ER} AVRIL 2016

PÂQUERETTE DE SÉNAT

Pauvre Valls! Le voilà déchu... Euh! déçu.
La droite n'a pas voulu le suivre.

AGENDA MILITANT

→ 2 avril

Paris [Le modèle républicain et ses usages](#)

→ 5-7 avril

Pau [Bloquer le sommet des pollueurs](#)

→ 7 avril

Verfeil [Projection-débat de *Demain*](#)

→ 7-9 avril

Paris [Socialismes africains](#)

→ 8 avril

Paris [Guerre et Paix](#)

→ 9 avril

Montreuil [1936, nouvelles images, nouveaux regards](#)

À LIRE SUR communistesunitaires.net

→ **Discrimination Racisme**
[Tartuffes au pluriel](#)

→ **Écologie**
[Écosocialisme et Histoire, Cahiers d'Histoire](#)

→ **Émancipation**
[Génération Algérie, entretien](#)
avec René Gallissot

→ **Mondialité**
[Qui est l'ennemi... ou plutôt quel est le problème ?](#) Jacques Fath

→ **Alternative**
[L'héritage colonial](#), Olivier Le Cour
Grandmaison

Les cités populaires demandent le respect !

Les cités populaires sont stigmatisées en permanence, jamais magnifiées. Discours politiques, information télévisée, films, c'est toujours sous l'angle des problèmes ou d'un discours péjoratif que sont désignées les villes et cités populaires. Combien de quartiers comme Molenbeek ? s'interroge-t-on faussement pour mettre sur le même plan quartiers populaires et terrorisme alors que personne ne s'interroge sur le fait que bien des habitants du 16^e arrondissement sont de la même classe sociale que ceux qui financent Daech !

C'est à une opération idéologique de même nature que procède la Région Île-de-France quand elle affiche un signe d'égalité entre logement social et ghetto social. Une double humiliation est appliquée méthodiquement à nos villes populaires : celle de catégories déclassées socialement, celle des discriminations en fonction de la couleur de peau, de l'origine des parents ou de la religion. Nous avons parfois porté cette humiliation à travers le concept de "mixité sociale", signifiant ainsi implicitement aux habitants des villes et cités populaires que cela irait mieux quand d'autres personnes "mieux classées" viendraient dans nos cités ! Belle attaque contre l'estime de soi !

Ces atteintes à la dignité empêchent les personnes visées de relever la tête, de se sentir porteuses d'avenir. Cela permet de faire peur à la mythique classe moyenne qui n'est en fait que la partie du peuple qui oscille entre la peur du déclassement et l'aspiration à l'élévation sociale. Cela ne permet pas au peuple de faire peuple en s'unifiant dans sa diversité, en agissant contre le développement extraordinaire des inégalités, en s'attaquant aux défis environnementaux et en concevant une autre vie en société par le développement de communs.

C'est donc un enjeu politique pour la gauche radicale que de choisir le «camp» du peuple, d'affirmer son exigence de respect des cités et villes populaires, d'affirmer leur dignité face aux difficultés sociales, d'afficher leur générosité contre l'égoïsme de classe. Il faut déclarer notre appartenance au peuple, donner conscience à celui-ci de sa force transformatrice. Demander le respect, c'est commencer la révolution !

● **Patrice Leclerc**



Maire de Gennevilliers

Aragon : l'homme et l'oeuvre d'un siècle (2)

De la Résistance au « *vieil homme* », espoir et désenchantement traversent l'oeuvre et la vie de Louis Aragon, de « *vérités admises* » aux remises en question. Laurent Lévy en retrace les cheminements.

Le Front populaire, dans lequel Aragon se sent très à l'aise et où, devenu directeur d'un quotidien communiste, il s'affirme comme militant, prend vite fin – et avec lui une période où Aragon, harassé par ses tâches, a peu écrit – en tous cas peu de littérature. Ce qu'il écrit dans *Ce Soir* à l'annonce du Pacte germano-soviétique donne une idée de la manière dont cet événement a été reçu par les communistes français, incapables d'en mesurer les implications (et ignorant par ailleurs ses clauses secrètes et la manière dont le pouvoir stalinien allait l'utiliser) :

« *Le pacte de non-agression avec l'Allemagne, imposé à Hitler qui n'avait pas d'autre possibilité que de capituler ainsi ou de faire la guerre, c'est le triomphe de cette volonté de paix soviétique. (...) Et qu'on ne vienne pas ici comparer le pacte de non-agression germano-soviétique qui ne suppose aucun abandon de la part de l'URSS aux pactes "d'amitié" qu'ont signés les gouvernements toujours en exercice en France et en Angleterre avec Hitler : ces pactes d'amitié avaient pour base la capitulation de Munich... L'URSS n'a jamais admis et n'admettra jamais de semblables crimes internationaux. Silence à la meute antisoviétique ! Nous sommes au jour de l'effondrement de ses espérances. Nous sommes au jour où l'on devra reconnaître qu'il y a quelque chose de changé dans le monde et que, parce qu'il y a l'URSS, on ne fait pas la guerre comme on veut.*

Il existe entre la France et la Pologne un traité d'assistance mutuelle. C'est-à-dire que si la Pologne est victime d'une agression, la France doit venir à son aide. Et tout bon Français qui ne veut pas voir se répéter la honte de Munich, et l'abandon de nos alliés de Tchécoslovaquie, souhaitera comme nous que la France tienne ses engagements internationaux. »

La poésie arme de résistance

Quoi qu'il en soit, c'est la guerre. Après une brève éclipse (cinq ans tout de même...) de son travail de poète, Aragon le reprend à l'occasion de celle-ci, de l'occupation et de la Résistance. Mobilisé en 1939, toujours comme médecin auxiliaire bien qu'il ait abandonné la médecine depuis plus de 15 ans, il fait à nouveau preuve d'un grand courage au front, et est décoré de la Médaille militaire. À sa démobilisation, il rejoint Elsa en zone non occupée, et elle découvre qu'il a désormais les cheveux blancs (il a 43 ans). Retournant à l'écriture dans ce contexte de l'occupation, il prône dans des textes théoriques (*La Leçon de Ribérac*, *La Rime* en 1940) et met en œuvre dans sa poésie proprement dite une écriture qui intègre la leçon de la poésie nationale française, avec ses vers comptés et rimés, et pratique à la fois quelques tours de force formels (comme ces textes dans *Les Yeux d'Elsa* qui peuvent se lire comme faits d'octosyllabes ou d'alexandrins également rimés) et une poétique qui se veut "populaire", facile à mémoriser, etc. Il mobilise à cette occasion une impressionnante connaissance de la littérature ancienne ●●●



Fausse carte d'identité d'Aragon, sous l'Occupation, sur laquelle il porte le nom de son père. En 1945, Aragon rend hommage aux femmes engagées dans la Résistance

●●● et classique. Quant au fond, il adopte une orientation délibérément "nationale", et cherche à faire de la poésie une arme dans la lutte contre l'occupant, dans le même esprit où il se révèle un efficace organisateur du travail clandestin, fédérant des auteurs d'orientations diverses (dans l'esprit de l'antifascisme du Front Populaire) autour du Comité National des Écrivains et de la revue clandestine *Les Lettres Françaises*, avec en particulier Jean Paulhan. Même s'il ne participe pas aux combats armés de la Résistance, il fait là aussi preuve d'un courage et d'une énergie notables.

Les poèmes de cette période se trouvent dans plusieurs recueils, dont certains n'ont été composés qu'après coup avec des textes d'abord publiés dans des revues, voire sous forme de tracts : *Le Crève-cœur*, 1941 ; *Les Yeux d'Elsa*, 1942 ; *Brocéliande*, 1942 ; *Le Musée Grévin*, 1943, publié sous le pseudonyme de François la Colère ; *L'Honneur des poètes*, en 1943, contient trois poèmes d'Aragon sous le pseudonyme de Jacques Destaing (Benjamin Péret publiera une critique dévastatrice de ce recueil sous le titre *Le Déshonneur des poètes*) ; *La Diane française*, 1944 ; *En étrange pays dans mon pays lui-même*, 1945.

À la Libération, il se trouve ainsi auréolé de gloire, en tant que l'un des principaux chantres de la Résistance, bénéficiant par ailleurs de l'immense prestige du "parti des fusillés". Sur le plan littéraire, il poursuit son travail romanesque après *Les Voyageurs de l'Impériale* (publié aux États-Unis en 1942) et *Aurélien* (1944), avec *Les Communistes* à partir de 1949 – achevant le cycle *Le Monde réel*. Un recueil de nouvelles, *Grandeurs et servitudes des Français*, paraît aussi en 1945. Côté poésie, c'est *Le Nouveau Crève-cœur* (1948) – un volume où l'on est en droit de voir une perte de souffle poétique.

Prestige dans l'opinion, réticences au PCF

Il n'est pas anodin de noter ici que si Aragon bénéficie d'un réel prestige dans l'opinion, s'il occupe, en particulier au CNE (Comité National des Écrivains) des positions de pouvoir dans le monde des lettres, s'il exerce un certain magistère sur toute une jeune génération de poètes, en particulier communistes, pour lesquels il est le sésame-ouvre-toi de la notoriété, quitte à passer sous ses fourches caudines, sa situation au sein du PCF n'est pas vraiment assurée. Maurice Thorez, dont il est proche depuis 1930, le fait entrer au Comité central en 1950, mais malgré ses efforts pour promouvoir le "réalisme socialiste" (dont il a une conception assez large), il doit essuyer de nombreux reproches de la part de beaucoup de ses camarades. Son roman *Aurélien* – itinéraire d'un bourgeois amoureux, sans guère d'implication politique – est assez mal vu par les communistes, et si sa fresque sur les débuts de la guerre, *Les Communistes*, qui clôt *Le Monde réel*, est appréciée, c'est sur la base d'un malentendu qui le conduira à mettre fin à ce projet littéraire dans l'état d'inachèvement où il se trouve dès 1951 (il en modifiera le texte en 1966-1967, entre autres pour gommer ce côté inachevé, mais aussi pour en modifier certains contenus politiques ou historiques).

En 1954, *Les Yeux et la Mémoire* témoignent de sa volonté de mettre sa poésie au service de son engagement politique. Mais ce livre de guerre froide est très mauvais : malgré quelques perles remarquables (« *Et lui dit comme un fait vulgaire / Qu'à l'aurore aujourd'hui la guerre / A levé son front de taureau* »), c'est pour l'essentiel une suite de vers de mirliton assez insipides, tant quant au fond que quant à la forme. Sans doute le point bas de sa production poétique. ●●●



À la mort de Staline, Aragon, directeur des *Lettres françaises*, en publie le portrait par Picasso qui fait scandale au PCF.

●●● Entre temps est survenu un incident intéressant, que Forest¹ évoque en passant, mais qui mérite sans doute plus d'attention : l'affaire du portrait de Staline. On connaît les conditions dans lesquelles, à la mort de Staline en 1953, *Les Lettres françaises* avaient publié un portrait du Petit Père des Peuples par Picasso. Cela avait soulevé un scandale incroyable, et Aragon avait reçu des centaines de lettres outragées de militants qui auraient préféré voir un Staline en grand uniforme de Maréchal plutôt que le modeste portrait brossé au fusain par Picasso. Le secrétariat du PCF, soucieux de montrer aux intellectuels communistes qu'ils devaient conserver une attitude de soumission totale, et également soucieux de combattre tout "modernisme" en art, avait cru bon de condamner cette publication, et de contraindre Aragon à faire amende honorable, en publiant des extraits significatifs de la correspondance reçue. Aragon s'était exécuté, en enchâssant ces protestations dans son propre commentaire. Mais s'il acceptait de s'humilier ainsi publiquement, il ajoutait quelques remarques – passées largement inaperçues – prenant la défense de Picasso, et plus généralement des intellectuels communistes : à un camarade demandant « *Où nos intellectuels ont-ils la tête ?* », il faisait une réponse qu'il qualifiait de "matérialiste", précisant que ce qui distinguait les intellectuels communistes des autres n'était pas la manière dont leur tête était attachée à leur tronc, mais le fait que « *ce sont NOS intellectuels* »... Quinze jours plus tard, Thorez qui se trouvait jusqu'à la mort de Staline en convalescence en URSS depuis plus de deux ans rentrait à Paris, et condamnait la condamnation d'Aragon. Un nouveau communiqué du secrétariat au sein duquel un Auguste Lecœur, principal procureur avec François Billoux dans cette affaire, perdait tout à coup son influence dominante, affirmait sa solidarité avec Aragon...

1. L. Lévy emprunte à la biographie de Philippe Forest, avec un regard critique sur cette contribution à la connaissance d'Aragon, extrêmement riche, malgré quelque limite. Philippe Forest, *Aragon*, Gallimard, Collection NRF Biographies, septembre 2015, 896 p., 29 €. (NDLR)

La même année, paraît *L'Homme communiste*, galerie de portraits de militants centrée autour de la figure de Maurice Thorez. En 1954, c'est un recueil d'essais sur la littérature, *La lumière de Stendhal*.

L'évidence remise en chantier

Quoi qu'il en soit, la déstalinisation commence ; et si ce n'est pas sans réticences de la part du PCF, Aragon est de ceux qui l'approuvent et l'accompagnent. Un livre d'Elsa Triolet, *Le Monument* (1957), jouera son rôle dans cette histoire. Aragon, qui dirige une collection de littératures soviétiques chez Gallimard y publiera par exemple *Une Journée d'Ivan Denissovitch* de Soljenitsyne. S'il n'a jamais protesté contre la répression en URSS dans les années 30, il n'en avait pas moins eu l'occasion de s'en faire une idée et d'y opposer *in petto* des réticences – jamais rendues publiques : le compagnon de Lili Brick, le général Primakov, héros de la guerre civile, avait été liquidé en 1937 après avoir "avoué" ses menées contre-révolutionnaires... Mais c'est seulement après le XX^e congrès du PCUS, en 1956, qu'Aragon commence à devenir explicite. Et le principal témoignage se trouve, même euphémisé, dans *Le Roman inachevé*, qui constitue par ailleurs un sommet de son œuvre poétique.

Il y a ainsi dans ce livre ces vers fameux du poème *La Nuit de Moscou*, que mentionne la préface d'Etiemble, et qui viennent après le douloureux récit de ses illusions passées :

« *On sourira de nous d'avoir aimé la flamme
Au point d'en devenir nous-mêmes l'aliment* »

Cette *Nuit de Moscou* contraste avec celle évoquée lors de son premier séjour dans la ville, qui lui donne un paradoxal éclairage.



Aragon et Elsa Triolet. Une page des *Oeuvres croisées*.

●●● Mais il y a aussi, en termes plus généraux, ces vers, très représentatifs de cette période de remise en question :

*« Je ne puis supporter les vérités admises
Je remets l'évidence elle-même en chantier
Je refuse midi quand il sonne à l'église
Et quand j'entends en lui des paroles apprises
Je déchire mon cœur de mes mains sans pitié »*

Désenchantement et espoir

Avec *Les Yeux et la Mémoire*, Aragon avait déjà expérimenté ce genre d'œuvre, qui n'est pas vraiment un recueil de poésies séparées les unes des autres, mais se donne l'ambition d'un tout cohérent. C'est toutefois *Le Roman Inachevé* qui donne à cette forme ses véritables lettres de noblesse (viendront ensuite *Les Poètes* et *Le Fou d'Elsa*). S'agissant d'une autobiographie, ce livre est particulièrement important pour Philippe Forest et constitue l'une des sources et l'un des matériaux qu'il commente et cite abondamment – ce qui est également fait ici...

C'est aussi l'œuvre dans laquelle Aragon – qui commence seulement à cette époque à vivre de sa plume – s'affirme comme un vieillard (en fait, il n'a que 59 ans quand il le publie), regardant sa vie de loin, méditant avec une certaine extériorité sur son siècle. Un des textes du livre s'intitule ainsi *Le Vieil homme*, et dit :

*« Moi qui n'ai jamais pu me faire à mon visage
Que m'importe traîner dans la clarté des cieux
Les coutures les traits et les taches de l'âge*

*Mais lire les journaux demande d'autres yeux
Comment courir avec ce cœur qui bat trop vite
Que s'est-il donc passé La vie et je suis vieux »*

On y trouve un certain nombre de leçons de désenchantement et d'espoir que l'on retrouvera, dans les proportions variées, tout au long de son œuvre ultérieure.

Si *Le Roman inachevé* est pour l'essentiel composé de textes en vers comptés et rimés (et constitue, avec *Les Poètes* et *Le Fou d'Elsa*, l'une des principales sources des dizaines de chansons tirées de la poésie aragonienne), on y trouve aussi de larges passages de vers libres, de versets ou de prose poétique, des genres qui étaient devenus rares dans l'œuvre du poète, mais vont progressivement y retrouver de l'importance.

*« Ah le vers entre mes mains mes vieilles mains gonflées
nouées de veines
se brise et l'orage de la prose sillonnée de grêle et d'éclairs
s'abat toute mesure perdue sur le poème lâché comme un
chien débridé qui court à droite et à gauche flairant tournant
cherchant la rime
tombée à terre et cela fait un joli désastre (...) si bien qu'il n'y
a plus qu'à se laisser emporter par le torrent par le langage
sans autre frein que la souffrance le souffle le cœur défaillant
la chute et les genoux couronnés la sueur tout le long du
corps détraqué qu'occupe un bondissement déréglé dans sa
cage d'os... »*

Viennent ensuite *La Semaine sainte* (1958) – le livre d'Aragon qui a connu le plus important succès public, un roman historique sur l'époque des cent jours, qui restera son œuvre préférée, et dont il disait : « *Tout y est vrai* » ; *Elsa* (long poème) (1959) ; *J'abats mon jeu* (1959), réflexions autour de la littérature et de son œuvre ; *Les Poètes* (1960), longue fresque poétique qui prolonge *Le Roman Inachevé* sous forme d'histoire littéraire ; une vaste *Histoire de l'URSS* (1962), d'inspiration très khrouchtchevienne ; *Le Fou d'Elsa* (1963), grande suite poétique inspirée de la poésie arabo-andalouse ; ●●●



En 1966, Aragon condamne dans *L'Humanité* et *Les Lettres françaises* les poursuites engagées en URSS contre les écrivains Siniavski et Daniel (ici lors du procès).

●●● *Le Voyage en Hollande* et *Il ne m'est Paris que d'Elsa* (1964 et 1965), qui sont deux simples recueils de poèmes, pour l'essentiel antérieurs ; *La Mise à mort* (1965) où Aragon renouvelle du tout au tout son écriture romanesque sous l'influence du "nouveau roman" ; *Élégie à Pablo Neruda* (1966), un grand poème consacré à son vieil ami et dans lequel versets et vers libres se combinent aux vers comptés ; puis *Blanche ou l'oubli* (1967) roman dans la même veine que le précédent. À cela s'ajoutent en particulier les entretiens radiodiffusés avec Francis Crémieux, publiés en 1964, et *Aragon parle*, entretiens avec Dominique Arban, en 1968.

Au cours de cette décennie particulièrement productive, il continue de diriger l'hebdomadaire *Les Lettres françaises*, et d'éditer en français la littérature soviétique. Surtout, il entreprend à partir de 1964 l'édition de ses *Œuvres romanesques croisées* avec celles d'Elsa Triolet, donnant à chaque livre une importante préface mêlant souvenirs, contextualisation et critique littéraire.

Pour la liberté d'expression et de création

Il y a aussi l'activité politique d'Aragon, et son rôle dans cette période. En février 1966, il condamne dans *L'Humanité* et dans *Les Lettres françaises* les poursuites engagées en URSS contre les écrivains Siniavski et Daniel. Forest cite ici ce qu'il écrit :

« Il est à craindre (...) qu'on puisse penser que ce genre de procédure est inhérent à la nature du communisme et que le jugement rendu ces jours-ci préfigure ce que sera la justice dans un pays qui aura aboli l'exploitation de l'homme par l'homme. Il est de notre devoir de proclamer que cela n'est pas et ne saurait être le cas, en France, au moins, où c'est de notre responsabilité. La politique de notre parti repose sur quelques thèses essentielles, la thèse de la possibilité du passage au socialisme par la voie pacifique du gain de la majorité, le rejet de la conception du parti unique et par suite l'alliance

avec le parti socialiste et les autres partis démocratiques pour le passage au socialisme, sa construction et son maintien. »

Quel que soit le caractère apparemment banal, à 50 ans de distance, de ces propos, il faut les situer dans leur époque et les mettre en relation avec l'ethos dominant au Parti communiste pour en mesurer l'importance : c'est rien moins que l'eurocommunisme – qui apparaîtra une dizaine d'années plus tard, qui est ici en germe, en se prévalant de prises de positions officielles antérieures, mais rares et timides, du PCF. Cette posture d'Aragon, pour la liberté de création et d'expression, rencontre là celle du principal idéologue du parti à cette époque, Roger Garaudy, dont il est proche et qu'il soutient dans les débats internes, qui commencent à être tendus. Or, un jeu complexe va se jouer cette même année 1966, et l'on peut regretter que Forest, qui l'évoque, n'en mesure pas l'importance. Aragon va en effet être rapporteur et rédacteur de la résolution finale d'une séance historique du comité central du PCF, qui s'est tenue les 11, 12 et 13 mars 1966 à Argenteuil, et qui à certains égards marque le point tournant de la déstalinisation à la française – dont le point culminant sera, dix ans plus tard, le XXII^e congrès du parti. C'est à Argenteuil que sera affirmé pour la première fois et de façon définitive par le Parti communiste le principe de la liberté absolue de création ; c'est aussi, par une ironie de l'histoire assez classique dans ce parti, le début de la fin du "règne" de Garaudy. Et ce sera la seule et unique fois qu'Aragon jouera un rôle effectif à la direction du PCF dont il était membre en titre. Lorsque cinq ans plus tard, Garaudy sera exclu du parti, Aragon n'aura pas un mot pour le soutenir.

Aragon acquiert dans les années 60 une grande célébrité publique de poète par la mise en chanson de ses poèmes. Après Georges Brassens en 1953, c'est Léo Ferré, puis Jean Ferrat, et de nombreux autres artistes et interprètes (en particulier Monique Morelli, Hélène Martin, Marc Ogeret et Francesca Solleville). On le voit, avec Elsa, dans des émissions de télévision.



Aragon acquiert dans les années 60 une grande célébrité publique par la mise en chanson de ses poèmes.

●●● La valse des adieux

Quoi qu'il en soit, il aborde désormais la toute dernière partie de sa vie et de son œuvre. Il ne publie plus que peu, mais des œuvres majeures : *Les Chambres, poème du temps qui ne passe pas*, extraordinaire texte poétique en vers libres, paraît en 1969 dans une petite collection qu'il a lui-même créée aux Éditeurs Français Réunis, minuscule maison d'éditions liée au PCF, et dans l'indifférence générale (Forest ne l'évoque même pas, mais cite en exergue de son livre un passage de *Théâtre / Roman* où l'on trouve cette même formule du "temps qui ne passe pas"). En 1969 également paraît un livre essentiel dans une collection de luxe des éditions Skira : *Je n'ai jamais appris à écrire, ou Les incipit*, dans lequel cette fois Forest puise abondamment. Aragon y expose de façon littéraire et autobiographique son rapport avec l'écriture et avec ses livres. Parallèlement, paraît d'Elsa Triolet, dans la même collection, *La Mise en mots*.

Elsa meurt en 1970. Aragon obtient l'autorisation de la faire enterrer dans le parc de leur résidence secondaire à Saint-Arnoux en Yvelines, et la pierre tombale porte déjà son propre nom, attendant désormais qu'il rejoigne sa compagne.

Henri Matisse, roman, paraît en 1971 – premier livre après la mort d'Elsa, rassemblant, commentant et mettant en perspective des écrits sur le peintre échelonnés sur plus de trente ans dans un ouvrage richement illustré – le mot "roman" dans le titre apparaissant presque comme un ironique clin d'œil à sa théorie de l'écriture. *Les Lettres françaises*, que dirigent Aragon, cessent de paraître en 1972, après que les abonnements des bibliothèques d'URSS et des pays de l'Est aient été résiliés, lui portant sur le plan financier un coup fatal, à la suite de ses prises de positions sévères contre la "normalisation" de la Tchécoslovaquie, y dénonçant un "Biafra de l'esprit". Le Parti communiste décide de ne pas financer l'hebdomadaire, qui ne lui appartient formellement pas. C'est pour Aragon un coup très dur, dont témoigne le texte qu'il publie dans le dernier numéro, *La valse des adieux*.

Le poète va vite endosser le costume du "vieil homme indigne". La fin de sa vie est bien celle du dandy des années 20. On le verra errer dans les rues toute la nuit, et il se retrouvera à l'occasion embarqué au poste, où le jeune poète Jean Ristat, qui deviendra son exécuteur testamentaire, ira le chercher. Il se laisse plus ou moins volontairement piller par des amants de rencontre, vit entouré de montages de vieilles photos, griffonne des dessins pornographiques, porte de grands chapeaux et des chemises roses à large col ouvert ou orné d'énormes cravates, déambule le visage recouvert d'un masque blanc... « *Moi qui n'ai jamais pu me faire à mon visage* », écrivait-il déjà en 1956...

En 1974, c'est *Théâtre / Roman*, livre auquel Forest tresse des éloges appuyés, publié par Gallimard sous le bandeau "Mon dernier roman", et cela ne veut pas seulement dire le "dernier en date". Le livre alterne des chapitres en prose et en vers libres, dans un ordre presque aléatoire, mais s'inscrit bien dans la continuité de ses précédents romans (*La Mise à mort* et *Blanche ou l'Oubli*). C'est pourtant un livre à la fois inouï, unique, dans lequel on peut dire qu'il y a tout Aragon, entre autres parce qu'il s'efforce d'y brouiller toutes les cartes – comme il a brouillé l'ordre de ses chapitres. On a pu dire de ce livre aux allures de testament littéraire qu'il apporte un éclairage sur l'œuvre d'Aragon dans sa totalité. Mais c'est là aussi qu'il écrit qu'il n'est « *de bout en bout qu'une tentative d'en désorienter l'analyse* ». Et il y explique d'entrée de jeu – ce qui constitue assurément un défi pour ses biographes :

« *C'est pourquoi je me suis inventé de tout voir en théâtre (...)
J'ai de moi comprends-le fait de tout le Théâtre et ce livre n'est rien que ce théâtre-là que je taille au couteau dans l'écorce à l'arbre de moi-même et je crie je crie et personne n'entend n'a jamais entendu ce que j'écris à en crever Personne* »

La même année, paraît le premier volume de *L'Œuvre poétique complet*, édité par Jean Ristat avec d'importants textes



Aragon par son ami le photographe Daniel Wallard

●●● de contextualisation et d'explication. Le masculin du titre ("complet") est une coquetterie d'Aragon, qui reprend un usage admis pour évoquer la totalité des œuvres d'un artiste (musicien, peintre, graveur...), mais n'avait jamais été utilisé à propos d'œuvres littéraires.

En 1980, est publié un recueil des nouvelles d'Aragon, et de textes au statut incertain, qui vont du récit ou de la nouvelle proprement dite à la confession en passant par le souvenir, sans appareil critique permettant de les dater – mais certains textes appartiennent réellement à sa dernière période (la question de la Tchécoslovaquie y occupe une large place). Le dernier de ces textes est *La valse des adieux*. On y trouve certains accents de l'*Épilogue* quasi testamentaire qui terminait *Les Poètes* en 1960.

Le recueil s'intitule du nom de son premier texte : *Le Mentir-vrai*. Une formule où l'on trouve l'essentiel de la conception qu'avait Aragon de cette littérature où l'on parle de soi en parlant d'autre chose, où une vérité reconstruite se trouve dans des détails indétectables, et que Forest a si bien su décrypter.

Il convient de citer ce passage de *La Valse des adieux*, dont Forest donne un extrait en épigraphe de la dernière partie de son livre, et qui résume le regard qu'Aragon, au soir de sa vie, porte sur elle :

« Cela ressemble à (...) ma vie, cette vie dont je sais si bien le goût amer qu'elle m'a laissé, cette vie à la fin des fins qu'on ne m'en casse plus les oreilles, qu'on ne me raconte plus combien elle a été magnifique, qu'on ne me bassine plus de ma légende. Cette vie, comme un jeu terrible où j'ai perdu. Que j'ai gâchée de fond en comble.

Quoi ? Voilà les protestations qui recommencent. À la fin je sais de quoi je parle. Je le sais mieux que vous, je ne suis

pas le personnage que vous prétendez m'imposer d'être ou d'avoir été. J'ai gâché ma vie et c'est tout. »

Plus loin, le texte se termine par ces mots, également cités par Forest :

« Mais si vous voulez qu'au moins en une chose je me vante, je vous dirai que de cette vie gâchée qui fut la mienne, je garde pourtant un sujet d'orgueil : j'ai appris quand j'ai mal à ne pas crier. »

Ce n'est pas là une simple posture de circonstance : on trouvait dix-huit ans avant ce texte de 1972 ce vers dans le *Roman Inachevé* : « Et quand on me fait mal je ne sais pas crier ».

Nous sommes donc en 1980. Parait enfin, en 1981, un dernier recueil de poèmes des vingt dernières années de sa vie, certains inédits, certains éparpillés dans des revues, mettant en lumière une écriture dominée par le vers libre, et donnant ainsi un contrepoint aux textes les plus connus de son travail poétique – en donnant peut-être même la vérité profonde. Le titre de ce recueil, trop vrai, semble résumer ce que l'auteur répète depuis un quart de siècle : *Les Adieux*.

Aragon meurt l'année suivante, la veille de Noël, en 1982. Le journal télévisé lui consacra le lendemain même ses 18 premières minutes. Il n'est pas certain que d'autres écrivains aient eu ce privilège posthume.

● Laurent Lévy



Faisons commencer le XXI^e siècle

Bon sang, ça fait du bien ! Ou presque. La semaine dernière, à la manif de Lorient contre la loi travail, j'ai retrouvé des camarades, des amis, des copains, des connaissances. Cette manif, c'était tout l'arc-en-ciel de la gauche de transformation, ceux d'Ensemble étaient là, ceux du PC étaient là, il y avait aussi ceux du NPA, tout comme ceux du PG, il y avait mes copains d'ATTAC, il y avait beaucoup de lycéens, mais aussi des étudiants. Il y avait ceux qui ont voté Hollande parce qu'il fallait virer Sarkozy, ceux qui ne votent plus socialiste depuis belle lurette, ceux qui, cette fois c'est dit, ne le feront plus. Il y avait ceux qui me saluent chaleureusement et à qui je rends cette chaleur à chaque manif contre l'aéroport de Notre-Dame des Landes. Il y avait les drapeaux de la FSU, du SNES SUP, les drapeaux de la CGT, des drapeaux de FO. En fait, il n'y avait en oriflammes qui claquent au vent, qui font briller leurs identité dans le soleil, uniquement ou presque, que de seuls drapeaux syndicaux.

Et puis, parsemés sur les poitrines, des badges façon timbre-poste body-buildés, mais marquant de leur petite taille leur allégeance respectueuse à un ordre désuet : dans la rue les syndicats préposés à la revendication, à l'action sociale, et, en accompagnateurs, en observateurs sévères, les "politiques" ceux dont la tâche est d'offrir "un débouché" politique à l'action sociale.

Et là je tords le nez, pas tellement à cause du champ lexical par trop sanitaire du mot, mais parce que l'ampleur des transformations dont a soif notre société ne supporte plus cette dichotomie.

Ce que Valls met en mots dans la loi travail, ce ne sont pas les seules "revendications" de Gattaz, c'est la vision du monde qu'ils portent ensemble.

Nous le percevons bien, la loi travail édicte l'étendue de la liberté d'exploiter et l'étroitesse de la possibilité d'entrer en rébellion contre cette exploitation. Autrement dit, elle redéfinit, forme et fond réunis, le rapport capital / travail. Comment imaginer qu'une telle bataille puisse

se programmer en deux temps : la mise en jambe syndicale déterminée mais patiente. Surtout patiente parce qu'il faudrait attendre le "débouché" politique.

Mettre un coup d'arrêt à la spirale ultralibérale dans laquelle est engagée notre société passe aujourd'hui par la reconquête et l'extension des droits humains dans l'entreprise. La mise en échec de la loi travail ne peut se concevoir comme un retour à la situation antérieure. La situation juste antérieure à la loi travail, c'est l'état de détricotage du rapport de force entre l'argent et le travail au point qu'il devient possible, raisonnable, nécessaire de lui donner une nouvelle formulation juridique. La situation antérieure, c'est celle du mûrissement achevé.

Pour lui casser les reins, aurait dit ma grand-mère, "ma fille, il va y avoir du boulot". Alors autant s'y mettre à plusieurs et en même temps.

La victoire a ses exigences : dans cette affaire, personne n'est le professeur de personne !

La jeunesse, au boulot, à l'école, ou au chômage, les salariés en CDI, en CDD, ou en contrat pire encore ou sans contrat du tout, les associations des gens d'ici ou des gens d'ailleurs, les organisations syndicales, les partis ou organisations politiques engagés dans la transformation de la société, nous n'avons pas le choix, il nous faut agir de concert.

Est-ce à dire qu'il nous faut nous fondre en un bras militant unique. Au contraire. Notre diversité est un fantastique atout, elle nous permet de nous adresser à l'ensemble de la société dans sa diversité, dans ses contradictions. Nous avons des savoirs, des traditions, des erreurs, des succès, usons de tout cela, faisons commencer le XXI^e siècle.



● Catherine Destom Bottin

Les experts en terrorisme : « Pour nous, c'est tous les jours le 1^{er} avril. »



Samuel Laurent, Claude Moniquet, Roland Jacquard et Mohamed Sifaoui, nouveaux humoristes.

C'est par cette formule-choc que l'Union des experts en terrorisme (96 % d'hommes) et la Ligue des experts en contre-terrorisme (même taux) se sont exprimées ce vendredi sur les télévisions belges et françaises.

Il faut le reconnaître : derrière leur apparence de sérieux, ces experts sont capables de fendre le vernis et de faire des blagues.

Prenons Roland Jacquard, président de l'Observatoire international du terrorisme. Un spécialiste de l'humour provocateur, avec révélations fracassantes à la clé. « *C'était préparé à l'avance.* » déclare-t-il sur RTL. Ou l'immense Pierre Servent, qui nous apprend (comme "colonel") sur RMC que « *Bruxelles est une ville internationale.* » et sur Europe 1 (comme "spécialiste des questions de défense") que « *Daech, comme Al-Qaida auparavant, sait très bien jouer des opportunités.* »

Sur le même créneau, on trouvera Louis Caprioli, "ancien patron de la Direction de la surveillance du territoire", qui n'hésite pas à affirmer dans *Métronews*, à propos des terroristes, que les attentats de Bruxelles sont « *une preuve de leur capacité de résilience et de leur capacité à engager des actions terroristes.* » Allant jusqu'à cette révélation sur Arte : « *Il y a une organisation qui a préparé.* »

Sur les plateaux télé, Mohamed Sifaoui fait, lui, dans l'humour boule de cristal. "Journaliste, écrivain, réalisateur" ou "spécialiste des réseaux terroristes et islamistes" suivant les chaînes, son sketch fétiche est la présentation d'une série d'hypothèses, envisageant des cas de figure incompatibles entre eux, ce qui lui permet de jouer à l'astrologue inspiré.

Mathieu Guidère est magicien des mots : "Islamologue et spécialiste du monde arabe et musulman" dans *Le Figaro*, "spécialiste des mouvements islamistes radicaux" sur France 2, "professeur d'islamologie à l'université de Toulouse II" pour *C à vous*, "spécialiste du terrorisme" sur France 3, "islamologue, spécialiste du terrorisme" sur Arte. Islam, islamiste, arabe, musulman, terrorisme..., tout ça c'est du pareil au même pour la volaille et les médias qui font l'opinion.

Mais le champion des poissons d'avril toutes catégories est Claude Moniquet. "Ancien de la DGSE et consultant spécialiste des questions de renseignement" sur *Itélé*, "spécialiste en contre-terrorisme" sur RTL, "expert en terrorisme" dans *L'Express*, "en contre-terrorisme" dans *20 minutes*, "en terrorisme" dans Le 19/20 de France 3, il est transformiste. « *En fait, je suis contre-expert en contre-terrorisme et fournisseur de contre-avis officiel sur tout et son contraire.* » admet Moniquet en privé. « *Raison pour laquelle je me contredis et c'est pour ça qu'on me contre-paie.* » Le dernier canular de ce "cofondateur du Centre européen pour le renseignement stratégique et la sécurité de Bruxelles" ? Avoir affirmé à trois jours d'intervalle que Salah Abdeslam se cachait aux Pays-Bas ou en Allemagne, avant de certifier le jour de son arrestation qu'il se doutait de sa présence à Bruxelles...

Ces experts ont raison. Avec eux, c'est tous les jours le 1^{er} avril.

● Philippe Stierlin



Les pruneaux de ce flan ont notamment été fournis par *Acrimed - Observatoire des médias*.



Sans-papiers : l'action paye !

48h d'occupation du ministère du Travail par plus de 300 personnes, évacuées jeudi par la police, après avoir obtenu l'ouverture de négociations : un premier signe pour les collectifs de sans-papiers. À suivre sur politix.fr.

● **Déchéance et capitulation.** François Hollande a dû annoncer, mercredi 20 mars, qu'il renonce à la réforme visant à constitutionnaliser l'état d'urgence et l'extension de la déchéance de nationalité. Là où il pensait faire un beau coup en mettant la droite sous pression - ne pas vouloir l'union sacrée après les attentats du 13 novembre, ne serait-ce pas criminel ? -, il a dû constater qu'il ne dispose pas de majorité parlementaire pour créer des apatrides et essuie donc un échec cinglant.

● **Pantalonnade.** Sur RMC, en réponse à un journaliste qui estime que des femmes portent le voile par choix, la ministre des Familles, de l'Enfance et des Droits des femmes, réagit : « *Mais bien sûr, il y a des femmes qui choisissent.. Il y avait des nègres américains qui étaient pour l'esclavage* ». Pour elle, « *il y a des femmes qui militent pour l'islam politique et des femmes qui subissent la pression globale du quartier et au bout d'un moment finissent par céder* ». Comme quoi, la connerie n'avance pas toujours voilée !

● **Au feu la bêtise !** Le Département du Calvados vient de décider de rendre payant certains services des pompiers. Son président Les Républicains explique qu'il s'agit ainsi de sanctuariser le service public de secours, en empêchant les interventions de « confort ». La CGT a dénoncé une mesure choquante et lamen-

table : « *Les plus démunis hésiteront à faire appel à nous. Si une petite mamie tombe un soir de son lit, dans quel état la retrouvera-t-on le lendemain si elle ne peut pas payer 241 euros* ».

● **2 avril, journée internationale de l'autisme.** De rapports en études circonstanciées, le retard français en matière de prise en charge des personnes autistes est connu de tous et, tout particulièrement, des institutions publiques depuis des décennies. Le troisième Plan autisme, lancé en 2013, est loin d'avoir permis de le rattraper. Par exemple, les diagnostics continuent d'être tardifs alors même qu'une prise en charge précoce et intensive est nécessaire face aux perturbations et aux souffrances des personnes. Autre exemple, le plan 2013-2017 prévoit la création de 700 places supplémentaires en unité d'enseignement en maternelle, soit 175 par an, alors que 8 000 enfants autistes naissent chaque année. Malheureusement, certains semblent davantage occupés à faire le procès de la psychanalyse, accusée de faire de l'autisme une psychose infantile, alors que les recherches ont montré le rôle de certaines anomalies génétiques dans le déclenchement de la maladie, au lieu de constater l'insuffisance globale de moyens pour accompagner les personnes autistes... comme si on ne pouvait associer les approches psychanalytiques, éducatives et comportementales, au lieu de les opposer.

Cerises

publication de l'Association
des communistes unitaires

- Noyau -

Gilles Alfonsi, Gilles Boitte,
Michèle Kiintz, Roger Martelli,
Philippe Stierlin, Catherine Tricot,
Pierre Zarka.

cerises@plateformecitoyenne.net

Abonnement gratuit en ligne :
<http://plateformecitoyenne.net/cerises>

www.cerisesenligne.fr

MEDIAPART

